

— Si j'y pense ! c'est mon rêve constant...

— Pardonne-moi, Paul, dit la pauvre mère, dont le cœur était serré par une effroyable douleur.... tu t'ennuies donc et tu n'es donc pas heureux près de moi ?

Paul, le regard sombre, ne répondit pas.

Et Albine, des pleurs dans les yeux, se disait :

— Mon Dieu, me serais-je trompée à ce point ? aurais-je donc mieux fait de tout lui dire ?.... Personne ne sait mon histoire.... Mais c'est d'aujourd'hui seulement, que je n'ai pas d'enfant !....

III

Il nous faut passer sur quelques années encore pour arriver au développement du drame que nous racontons.

Ces années furent traversées de bien des angoisses pour Albine.

Elle avait compté sur l'affection de Paul, sur la tendresse presque filiale et elle ne trouvait chez lui qu'une sorte d'indifférence polie.

Albine avait quarante-cinq ans.

Elle en paraissait presque soixante.

Elle était devenue méconnaissable, et certes, elle pouvait être tentée de revenir au village, sans que ce caprice fût pour elle une source d'inquiétudes.

Aucune des amies laissées là-bas vingt-cinq ans auparavant n'eût mis le nom de la jolie Albine Mirande sur ce visage triste et ridé qui ne rappelait en rien — si ce n'est pourtant par la douceur des yeux — la rayonnante et fière beauté d'autrefois.

Peter van Gegen avait reparu plus d'une fois, en ces dernières années, tantôt venant se faire rembourser les sommes empruntées par Paul, dans son tripot de la rue Monsieur-le-Prince, tantôt et le plus souvent, venant présenter à *Matame Mirante* un billet souscrit par son fils et resté impayé.

Car van Gegen, cet artiste, ainsi que le portaient les cartes de visite, faisait de tout et surtout prêtait avec usure.

Lorsque ses visites devenaient plus fréquentes, Albine, désespérée de l'insouciance de Paul, de ce besoin effréné de luxe et de dépenses, menaçait de ne plus payer.

— Vous ignorez, sans doute, monsieur van Gegen, que Paul ne m'est rien et que rien ne m'oblige à payer ses dettes et à encourager ses folies ?.... Vous en serez un jour pour votre argent.

— Allons *tonc*, allons *tonc* ! disait l'artiste avec un astucieux clignement de l'œil, puisque vous avez payé jusqu'*aujourd'hui*, c'est qu'il faut bien que vous ayez de bonnes raisons pour *bayer* comme cela !.... Ce n'est pas aux vieux *sinches* qu'on apprend à faire des grimaces.

Van Gegen ne fut pas le seul à rendre à la maîtresse lingère ces visites intéressées.

Tous les créanciers de Paul — et ils étaient nombreux — s'adressaient à elle.

Ils ne prêtaient au jeune homme qu'après s'être informés de ses répondants et lui ouvraient un large crédit

lorsqu'ils apprenaient que Paul était l'enfant adoptif de la riche lingère de la rue de Clichy !

Était-ce Paul qui les envoyait ?

Non ! Ils venaient d'eux-mêmes et ce, sans prévenir, comme par une entente commune.

Paul faisait des dettes, et ne travaillant pas, ne pouvait rembourser.

Mais comme les créanciers ne semblaient pas s'occuper de lui et ne l'ennuyaient pas de leurs réclamations, il ne s'en souciait point.

Quant à Albine, elle se taisait.

Pourquoi ?

C'est qu'elle craignait que Paul ne réalisât sa menace, plusieurs fois répétée, de la quitter, sous prétexte de travail.

Certes, elle eût désiré qu'il travaillât ; mais elle avait le pressentiment qu'une fois hors de chez elle, ayant pris autre part ses habitudes, Paul l'oublierait vite, qu'elle ne le reverrait plus que de loin en loin, et elle continuait de se taire, par lâcheté toujours, et par faiblesse.

Riches ? L'était-elle encore, après tant de sommes payées, énormes pour sa petite fortune ? Elle n'osait plus y songer ! Elle n'osait récapituler !...

Un jour arriva pourtant où il lui fallut bien se dire que tout l'héritage de l'économe et dure mère Clinchard, des cent quatre-vingt mille francs que lui avait laissés le caprice de cette moribonde, il ne restait rien, rien !

Une à une, les dettes de Paul avaient tout absorbé.

Elle n'en était pas encore à la gêne, car il y avait toujours l'atelier de la rue de Clichy, dont la clientèle était nombreuse et excellente et qui lui suffisait pour vivre ; mais elle allait être obligée de tout dire à son fils, ou d'emprunter elle-même pour subvenir à ses prodigalités.

Paul suivait ses instincts et s'était lancé dans la vie fiévreuse du Bois, des cercles, des cafés à la mode et des coulisses. La facilité avec laquelle il put emprunter de l'argent, jointe à quelques veines persistantes au baccarat, lui avait permis de se présenter d'une manière convenable dans le monde des viveurs, où des amitiés de collège l'introduisirent bien vite.

Il fut d'un cercle, fréquenta les salles d'armes et les tirs, monta à cheval, se meubla un entresol, — vraie bonbonnière bourrée de bibelots, — boulevard Malesherbes, paria aux courses, se montra partout où doit paraître l'homme d'un certain monde, qu'il voulait être, à moins d'être taxé de bourgeoisisme, fut vu aux premières, enfin s'arrangea, le malheureux, pour ruiner en deux années de folies celle qui eût donné pour lui son dernier souffle, sa dernière goutte de sang, sa mère...

Ce n'était pas qu'il fût mauvaie, mais en même temps que sa rage de jouir vite, il y avait en lui une sorte d'irritation qui le forçait à s'étourdir et qui venait, sans doute, de l'incertitude de sa naissance, des imaginations qu'il s'était faites, des rêveries où il s'était abîmé.

Certes, il comprenait très bien que l'existence menée